

GAURDON & Michelle GELIN

Jardin Secret & Pavillon Noir



L'Écrit de l'Oral.

On a beaucoup rodé dans les couloirs de l'Université.

© Gaurdon' & Michelle Gelin 1998

Jardin Secret & Pavillon Noir

La loge est un brouhaha d'objets, un amoncellement de papier pelure. De vieilles I.B.M s'étiolent, rangées dans des armoires sous-jacentes avec leurs marguerites métalliques. D'obsolètes et noires disquettes P.C. offrent d'intéressants sous-bock aux gobelets de plastiques souillés, crachés par un distributeur aux fonctionnements incertains.

Les repas de midi pris à la va-vite, à même la gamelle à peine réchauffée, ont déposé sur les vitres un suint translucide tavelé de chiures de mouches métaphysiques.

Quand mon regard se laisse aller à franchir cette légère opacité, je peux indistinguer le blême des visages passagers dont je suis la concierge.

Ce sont de petits êtres qui n'ont jamais quitté l'école. De vieux enfants qui se créent des jeux de piste, en dédales sournois, en initiations de cour de récréation, ils sont l'âme unique d'une amibe phagocytante.

En pardessus fripé sur leur blouse de grisaille, ils transportent dans leur poche des navires de craies, des verbes conjugués. Quand une idée les gêne, ils bourdonnent et rebondissent contre les hublots, essayant à grands coups de cartable de s'ouvrir un chemin vers une sortie dérisoire.

Ils se savent friables, le moindre rire les fait trembler, ils se parent d'attelles et se plâtrèrent de grave en protection aux décalcifications que le moindre éclat d'humour pourrait leur occasionner.

Leurs règles sont immuables et viennent des châteaux, l'étiquette auxquelles ils se conforment, leur peint des âmes de laquais, de valets aux ambitions sournoises.

Ils ont les prétentions qu'offre cet univers : devenir le gardien de ce séminaire laïque aux croyances d'antique, à la poésie léchée et où leurs plumes sont des scalpels qui autopsient les disciplines et des arts déjà morts.

Ils vivent dans de grands salons où l'on cause, pleins de dandys de la tête et de dindons de la farce, glissant sur les parquets cirés, bloqués dans un langage abscons les rendant totalement imperméables à toute forme d'humeur, de poésie et de lyrisme -à tout ce qui fait la vie- ils risquent à tout moment de se prendre les pieds dans leurs réflexions.

L'écho des corridors au bois vermoulu, distille à l'oreille la rumeur des sycophantes, critiques à l'égard de confrères mieux lotis, leur reprochant de "conseiller les princes", en fait de travailler pour le pouvoir qui les éduque, les paie et les nourrit.

Étonnant milieu, où l'on semble ignorer que le Français, voire l'intellectuel français s'il n'est pas fidèle, a toujours plus ou moins collaboré (à peine les Allemands partis, que déjà les chantres de l'américanisme actionnaient leurs sirènes).

Étonnant milieu où ces Sherlock Homes du réel, traquent d'une loupe insidieuse la moindre poussière existentielle et font penser dans leur raideur, aux scientifiques des tableaux de Paul Delvaux.



Étonnant milieu que ces chercheurs d'ensembles, qui ignorent tout de l'éthologie de l'unique et dont la sagacité s'échoue sur les brisures de leurs déductions.

Étonnant milieu avec ces hommes en loden, qui s'échangent des valises pleines de mots lourds et dont les semelles oblitèrent le futur de messages herméneutiques.

Leur culture est une frilosité, qui les met à l'abri du réel, ils ne semblent pas savoir qu'il y est des ailleurs.

J'entretiens sous l'unique fenêtre accessible au soleil, des bacs de différentes graines que je fais germer dans le coton de mes illusions.

J'affuble chacune d'elles d'un petit nom charmant que j'élabore à la plume Sergent Major sur des étiquettes d'encre

des étoiles, familistère, Makhno for ever.



mauve : Zo d'Axa

belle gestion du chaos, onirique

- Mais quel plaisir étrange, trouvez-vous à ces cultures ancillaires, me demanda non sans mépris et sans s'annoncer un élastique penseur jamais avare d'un sentencieux bon mot, l'aura taillé d'un bloc, tantôt dans la porosité des roches volcaniques, tantôt dans l'onctuosité des crèmes adoucissantes.

Aujourd'hui c'est un jour miel.

-La carapace laisse quelques interstices de tendresse n°5-

- Avez-vous remarqué, lui répondis-je, vous, que je sens sujet à l'observation, avec quel rien : du soleil et un peu d'eau, ces quelques insignifiantes graines se gorgent jusqu'à l'éclatement paroxysmique, laissant apparaître avec une certaine indécence, par l'entrebâillement de leurs fèves dicotylédones, ce petit germe qui grossit et se dresse cherchant les nues dans sa verdoyante quête.

- Tenez, touchez-moi, j'en suis toute moite.

-Tâtez ! Dis-je, la poitrine en avant, en déposant la petite graine dans la paume semi-entrouverte du faiseur de ragots historiques.

Surpris, inquiet, qu'un léger recul ne protège pas de l'offre, perturbé par cette culture qui n'est pas la sienne, il regarde dans sa main récalcitrante ce spasme de vie, petit tout arraché au grand rien et qui déjà se fane.

-Prenez-en grand soin, protégez-la des plaies, des souffrances et des servitudes, que jamais la taille et la gabelle ne s'abattent sur elle et que jamais la famine avec ses gros sabots ne vienne pulvériser les granges de son avenir.

Flatté, mais contrit par ce don encombrant, il promit tout ce qui lui permettrait de fuir ce lieu en marge de ses us et coutumes, oubliant jusqu'au pourquoi de sa présence.

Pivotant, il retourna à sa déambulation systématique dans la flagornerie poudreuse des corridors.

Écologiquement propre, au-dessus d'une des nombreuses poubelles débordantes de tracts, de cendres et des désillusions qui foisonnent dans ces lieux, de sa main semeuse de mort, il ensemença l'oubli.

Dans une turbulence de cataclysme, la loge pirate, du désespoir plein les sabords, s'abîma dans les flots, non sans avoir au préalable tiré une dernière bordée d'injures.

Lyon Mars 1998